

DANS LA VILLE LUMIÈRE

Janvier 1864. Paris est une ville en pleine expansion. Depuis l'annexion des communes voisines quatre ans plus tôt, sa superficie a doublé, et le nombre de ses habitants ne cesse de croître. Une population, bien que marginalisée, y connaît elle aussi une forte progression : celle des chiffonniers.

Le plus illustre de ces chiffonniers est sans conteste Célestin Blanquet. A quelque 90 ans, il est le doyen de son quartier, porte d'Ivry. La « zone », comme la surnomment les bourgeois du coin. Il faut dire que l'endroit ne leur inspire ni la quiétude, ni la salubrité. Les chiffonniers y vivent entre eux, à l'abri du mépris de la ville, dans des baraques de fortune dispensées d'eau courante comme d'autres modernités de l'époque. Célestin s'y est installé voilà près de 50 ans, et ne l'a depuis jamais quitté.

Ce métier de chiffonnier, c'est lui qui l'a choisi. Lui, le jeune aventurier épris d'indépendance et de liberté, qui a connu mille vies avant celle-ci. Lui, l'amoureux des lettres et de la sagesse, pour qui l'existence ne devrait souffrir aucun compromis. C'est muni d'une lanterne, d'un crochet, et d'une hotte, qu'il arpente les nuits parisiennes comme des milliers d'autres, de borne en borne, à la recherche de papiers, de clous, de boutons, de tissus, de vieux os, de tous ces trésors qui ne disent pas leur nom.

Les années passant, ses possibilités de gagner sa vie par son labeur se sont réduites, mais elles lui suffisent encore pour gagner honnêtement son pain. Les maîtres chiffonniers le paient au kilo, puis envoient sa marchandise à des usines, qui leur donneront plus tard une seconde vie. « Rien ne se perd, tout se transforme » a gravé Célestin, au-dessus de sa porte.

Mais, ce qui rend Célestin unique aux yeux des siens, ce sont ses extraordinaires talents de conteur. Il est ici l'un des rares à savoir lire, et sa modeste demeure abrite l'une des plus riches bibliothèques de Paris. Car Célestin ne revend jamais les livres qu'il récolte lors de ses virées nocturnes. Il réserve même une place particulière dans ses étagères pour les feuillets froissés des écrivains maudits. Chaque dimanche, rendez-vous est donné devant sa bicoque, autour d'un feu, pour l'écouter donner une voix nouvelle aux grands récits de la littérature

comme aux chants des alexandrins. Petits et grands s'y pressent pour ne rien manquer de cette grand-messe hebdomadaire. Lorsqu'il achève sa représentation, Célestin éteint le feu sous un tonnerre d'applaudissements chaleureux. Vient le temps pour chacun de reprendre le cours de sa vie, les pieds dans la boue, certes, mais le cœur grandi.

Pourtant, il est un secret, à propos de Célestin, que nul, pas même ses plus proches camarades, ne connaît.

Quand il était plus jeune, il voyagea comme matelot sur un navire d'explorateurs qui fit un jour escale sur une île sauvage, au large de l'Amazonie. Chaque soir, quand la lumière du jour laissait place à l'obscurité, de toutes petites lucioles pénétraient dans son abri. Jusqu'à ce qu'elles rejoignent la pénombre extérieure, Célestin restait assis sur son tabouret, derrière sa table, à les regarder avec tendresse. Et, nuit après nuit, il lui semblait qu'elles se rapprochaient de lui. Intrigué, il laissa un soir volontairement un peu de mie de pain dans son assiette. Les lucioles grimpèrent alors jusqu'à elle, et se partagèrent le dîner. Et l'instant d'après, elles diffusèrent une vive lumière jaune qui émerveilla Célestin.

Pendant les quelques semaines qu'il passa sur cette île, il continua de les nourrir ainsi, après chaque crépuscule, et découvrit qu'elles pouvaient parfois scintiller d'une teinte bleutée ou même écarlate. Il s'improvisa alors naturaliste, et commença à comprendre que ces éclats de couleur avaient un rapport avec ses propres émotions. Le jour de son départ de l'île, il décida d'embarquer discrètement avec lui une centaine de ces incroyables insectes. Elles devinrent par la suite ses plus proches compagnons de route, et lui enseignèrent mieux que personne les émois de la vie.

Lorsqu'il embrassa sa carrière de chiffonnier, l'idée lui vint de les promener avec lui, en les introduisant dans sa lanterne, pour qu'elles deviennent le clair de ses nuits sans lune.

Depuis lors, sa tournée finie, quand il rentre chez lui, son premier soin est d'ouvrir sa lanterne et de nourrir ses acolytes à six pattes. Délicatement, il dépose sur sa table un résidu d'un des tas de déchets qu'il vient d'amasser. C'est là que le spectacle de lumière commence. Avec patience, il répète l'opération, déposant tour à tour des miettes d'autres détritiques. Et, un à un, il assiste avec enchantement à ces ballets lumineux, dont il consigne chaque coloris dans un carnet, en face du nom de son propriétaire.

Depuis tout ce temps, il a appris à en lire toutes les nuances. Il sait que si une lueur jaune révèle un sentiment de joie, le safran est témoin d'une douce sérénité, tandis que le citron présage d'une humeur exaltée. De même, il sait voir une inquiétude passagère dans le bleu

azur, et devine dans le bleu nuit les affres du désespoir. Et si le rouge capucine vire quelques jours plus tard au carmin, il y a fort à parier pour Célestin qu'il restera des débris de verre et de vaisselle dans le prochain tas d'ordures du résident.

Une fois le festin terminé, il plonge dans sa bibliothèque à la recherche d'un passage de roman, d'un sonnet, d'une maxime, de ces mots qui consolent, qui soulagent, qui rassurent ou qui réjouissent. Puis, avec une infinie tendresse, il les copie sur son plus beau papier. Et, la nuit suivante, avant de sonder les trottoirs, il glisse anonymement ses billets littéraires dans les boîtes à lettres, heureux comme personne d'imaginer qu'ils trouveront un écho, un sourire, dans l'esprit de ceux qui les liront.

La battue des chiffonniers est remarquablement organisée à Paris. On se répartit les secteurs, pour quadriller l'ensemble de la ville, tout en évitant d'en venir à se disputer pour un tas de chiffons. Celui de Célestin n'est ni grand ni petit, juste à sa mesure, comme il aime à le dire. Une nuit, tandis qu'il le sillonne et remonte la rue des Chamailards, il tombe nez-à-nez avec une nouvelle habitante, au numéro 53, qui descend ses ordures, peu au fait des usages du quartier. La jeune femme semble guillerette, elle chantonne et sautille comme un enfant allant à la cueillette. Ses habits interpellent Célestin tant ils jurent avec la monochromie du quartier. Sans renier sa gaieté, elle s'approche de lui et lui montre son panier. « Bonsoir Monsieur le Chiffonnier, lui lance-t-elle, que puis-je vous offrir ? ». Célestin, amusé, se penche sur son osier. « Chère madame, lui dit-il, je prendrais bien quelques grammes de ce papier, et votre plus beau sourire ». Ce qu'elle lui donne bien volontiers, avant de franchir sa grille.

Revenu à son domicile, comme à son habitude, Célestin commence par nourrir ses partenaires ailées de quelques restes de sa récolte. Tout-à-coup, alors qu'elles dégustent des miettes de la nouvelle venue du 53, les lucioles diffusent une vive lumière ... argentée. C'est la première fois que Célestin observe une telle luminescence. Il ne sait comment l'interpréter, mais il sent qu'il y a là un mystère à percer.

Tout le reste de la journée, il le passe à élaborer des hypothèses qui donneraient sens à cet inattendu, au point d'en oublier ses heures de sommeil.

Lors de sa tournée suivante, il croise de nouveau la demoiselle. Il va pour la saluer, mais se rend compte que quelque chose a changé : son linge bariolé a laissé place à des guenilles, quant à son sourire, il s'est envolé. Elle marche jusqu'à la borne, tout en parlant sans destinataire, pour y poser une poche pleine de ses affaires. Son discours est confus et ne suit

aucun fil. Le regard absent, elle ne remarque même pas la présence de Célestin, puis regagne ses appartements, aussi voûtée qu'elle en est descendue.

De retour chez lui, Célestin donne à ses lucioles un fragment d'une photo déchirée qu'elle a laissée, et se laisse une fois de plus surprendre par cette étrange clarté de cendres. De plus en plus, l'idée qu'un danger plane sur cette femme le taraude. Plus que personne, il se sent responsable de son sort : s'il lui arrivait malheur, il ne pourrait se pardonner de n'avoir rien fait pour la protéger. Alors, il reprend chaque écrit, chaque photo, qu'elle a laissés, à la recherche du moindre indice. Mais, las de n'y voir plus clair, il décide finalement de laisser le hasard lui dicter sa conduite, et fait vagabonder sa main dans sa bibliothèque. Il en sort un recueil de Baudelaire, et s'installe dans son fauteuil pour le feuilleter. C'est alors, au détour d'un poème, qu'il comprend. En toute hâte, il recopie quelques mots sur un papier, enfile manteau et chapeau, et reprend sa lanterne : la nuit est déjà tombée.

A peine est-il entré dans la rue des Chamaillards qu'il aperçoit au loin la jeune femme sortir de chez elle, vêtue cette fois d'un long manteau noir. D'un pas décidé, elle prend la direction opposée du vieux chiffonnier. Célestin décide de la suivre avec prudence. Par chance, le souffle du vent couvre le bruit de ses pas. Tout en avançant, il observe la démarche de sa protégée. A maintes reprises il la voit s'arrêter, comme doutant de son entreprise, puis repartir de plus belle. Au bout de quelques instants, elle entre dans la rue Watt. Célestin hésite à l'y suivre. Depuis qu'elle a été ouverte, un an plus tôt, cette rue souterraine et inhabitée attire les hors-la-loi pour des trafics douteux, que seule la nuit peut dissimuler. Mais le sentiment de culpabilité l'emporte et il s'y introduit à son tour, enfonçant son chapeau et remontant son col jusqu'au nez, tandis que la lumière de ses lucioles, instinctivement, s'est tamisée. Il marche en regardant droit devant lui, à la recherche de la silhouette de la femme. Autour, une foule d'individus grouille, tantôt braillant, tantôt murmurant. Il n'a pas le temps de les dévisager, et ignore s'ils le menacent ; mais ils ne semblent pas s'interrompre sur son passage. Il n'est plus qu'une ombre parmi les ombres.

Soudain, il la revoit, au loin. Elle paraît en grande conversation avec un homme, un inconnu lui aussi. Célestin s'approche discrètement, il voudrait pouvoir distinguer leur échange sans éveiller leur attention. Tout-à-coup, le ton monte entre eux, et la femme brandit un revolver qu'elle pose sur sa tempe, jurant qu'elle va se tuer. Affolé, Célestin court vers elle pour l'en empêcher. « Ne faites pas ça ! » hurle-t-il. La jeune femme se tourne alors vers lui, déstabilisée. Mais elle n'a pas le temps de lui répondre que l'homme se jette sur elle pour lui

retirer son arme. Le coup part. Célestin s'effondre sur le sol. Sa lanterne tombe et se fracasse. Une intense lumière noire inonde toute la rue. Les lucioles s'envolent, et disparaissent.

Un grand silence se fait. Puis la femme, revenue à elle, s'avance vers le corps de Célestin et s'agenouille devant lui. Elle sait, hélas, qu'il est trop tard. Timidement, elle lui caresse la joue et laisse couler ses larmes. « Pardon ... pardon, Monsieur le Chiffonnier, sanglote-t-elle. Je ne voulais pas ... pardon, Monsieur le Chiffonnier ... » Ses pleurs redoublent. L'homme la rejoint pour tenter de l'apaiser et essuyer ses yeux. « Regarde, lui dit-il, sa main ... on dirait qu'elle te tendait une lettre. » La jeune femme regarde la main de Célestin. Doucement, elle retire le papier de ses doigts, l'ouvre avec la plus grande délicatesse, puis le lit à voix basse :

Garde tes songes ; les sages n'en ont pas d'aussi beaux que les fous !

Janvier 1864. Paris est une ville en plein essor. Chaque semaine, on y inaugure en grande pompe ici un boulevard, une place, ou une ruelle, là une voie, une impasse, ou un parc. On y célèbre des militaires, des savants, des artistes, qui ont marqué le siècle de leur sceau.

Pourtant, jamais aucune plaque ne sera posée pour rappeler le bon souvenir de Célestin Blanquet.

Heureusement, à qui veut l'entendre, il se dit que si l'on a la chance, une nuit, de trouver à Paris une luciole qui luit, on peut l'entendre nous réciter quelques bouts de vers, ou de prose éclairée.

Rien ne se perd, tout se transforme, le froid d'une nuit d'hiver peut promettre un été.

Camille CHAUVEAU